

Gilles Emmanuel Gingras est né à Magog le 7 septembre 1932, il s'intéresse à la peinture à l'âge de huit ans. Il commença des études sérieuses en 1953 à l'Académie des Arts du Canada et suivit également des cours de sculpture sous la direction d'Eizéar Soucy.

Il modifia sa technique depuis sa première exposition en 1958 à l'Hôtel de Ville de Longueuil. En 1960, il part pour l'Afrique afin de travailler pour le gouvernement canadien dans les pays de Tchad et Niger. Trois ans après il revient au Québec avec une série de tableaux qu'il présente dans plusieurs villes de la Province. Il repartit en 1965 en terre africaine et à la demande du Centre Culturel Français de Niamey il y exposa ses tableaux inspirés par les paysages et de la folklore nigériens.

Depuis son retour au Canada en 1967 il travaille sur des compositions typiquement canadiennes, désireux de contribuer

à la résurrection picturale du Vieux Montréal, des Moulins à Vent du Québec, du Montréal d'aujourd'hui et des Ponts Couverts de la Province qui sont au nombre de trente-trois environ.

En 1969, il obtint le titre "Le Peintre de l'Année". Le jury qui lui décerna ce prix était composé des membres du Conseil des Arts de l'Université McGill.

Depuis Gilles E. Gingras a fait de nombreuses expositions dans sa province et à l'étranger. En 1973 au Consulat Canadien à New York également à Carmel, Californie. En 1975 au Consulat Canadien, Atlanta, Georgie et quelques mois plus tard à Paris à la Galerie du Roule.

Depuis le début de la présente année il a exposé à Toronto et projette d'aller au Japon en 1979.



"A la brunante" — Premier prix, de l'exposition annuelle des peintres canadiens, par le Conseil des Arts de l'Université McGill #1970, M. W. O. Judkins, Président de la Faculté des Beaux Arts.



Gilles E. Gingras

L'Amateur d'Art, 30 octobre 1975, Paris

par Jacques Dubois

La sensibilité vibre au diapason du climat particulier se dégageant d'un site et il semble que son cœur batte au rythme de chaque saison, tant, au profond de son être, il s'imbrique à son univers d'élection: le Canada. Promeneur en quête d'émotions qu'il perçoit intensément, chasseur d'images rares et d'effets fugitifs dont il appréhende les éphémères beautés, poète inspiré par les petits matins ou les crépuscules tout empreints de sérénité, il est le peintre des grandes plaines au lointain noyées dans la brume, celui des neiges régnant sur toute chose au long de l'hiver, des promesses d'un printemps nouveau, de l'épanouissement de la terre au mois de l'été.

Et alors même que soient déserts ses paysages, s'y affirme la présence de l'homme, s'y exprime son étroite communion aux hommes auxquels il s'intègre.

Puis, il peint des maisons aux vieilles pierres saturées d'histoire, celles qui virent se succéder des

générations d'hommes, maisons-refuges jadis élevées par les défricheurs des espaces sauvages, pacifiques conquérants d'un nouveau monde, rudes travailleurs dont les gestes ancestraux se sont perpétués à travers les siècles. Dialogue du ciel et d'un immense champ de blé que le vent agite de vagues aux reflets d'or, cabane solitaire comme figée dans le miraculeux silence hivernal, soleil jetant les derniers feux de son couchant, villages endormis dans la paix d'une nuit en devenir, autant de sujets dont Gilles E. Gingras, réalise des toiles dont les qualités plastiques et picturales le disputent à la poésie.

La palette, il la veut toute de nuances, d'accords s'harmonisant dans le mode mineur.

Suggérer et non imposer, offrir à notre imagination un matériau par quoi il nous sera donné de rêver, de pénétrer dans un monde de paix, de retrouver pour un temps l'esprit d'une sagesse terrienne, qui, se gardant d'un modernisme démentiel, affirme sa sérénité au siècle de l'automatisation inté-

graie. Et, devant les toiles de Gilles E. Gingras, on pense à Maria Chapdelaine, et l'on enfane s'élever dans la maison d'Arthur de vieilles chansons de veillées devant l'âtre.

Tel est le Canada dont Gilles E. Gingras nous offre des images prises sur le vif: un Canada cher au cœur de tout Français. Né à Magog-en-Estrie, Gingras fit ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Montréal et, partagé entre l'amour de la peinture et celui de la musique, travailla le violon et le chant au conservatoire de musique du Québec.

De 1960 à 1967, il va séjourner en Afrique à titre de conseiller auprès des gouvernements du Tchad et du Niger, où il représente le Bureau de l'Aide à l'Étranger. Là, il enseignera les Arts plastiques et participera à la construction d'églises et d'écoles en qualité de conseiller en architecture pour le gouvernement canadien.

Mais la nostalgie du pays est la plus forte, Canadien il est, demeure et veut être.

Retour en terre natale, Gingras va définitivement opter pour la peinture, sans pour autant abandonner

La maison, le passant, l'arbre, la grange, ne sont en fait qu'un complément pour la toile et Gingras insiste très peu sur la réalité de ces éléments.

Effectivement, lorsque l'on regarde une oeuvre de Gingras, la première chose qui frappe, c'est cette luminosité presque distraite qui s'échappe d'un nuage morose, d'un ciel bas, d'un lever de soleil, et que bien des peintres ont tenté, mais en vain, de trouver tout au long de leur vie. La découverte du sujet de la toile, vient très longtemps après. Ce qui fait dire aux admirateurs de Gingras, que ce dernier a compris la lumière.

Chez l'artiste

En rentrant dans son atelier, logé dans un immeuble du début du siècle, situé Parc Lafontaine, le goût vous prend de pénétrer dans la forêt qu'il peint, de vous étendre dans le champ qu'il verdit de teintes ensoleillées.

Pourtant à l'extérieur, les arbres sont gris, les passants, maussades. Quelques gouttes de pluie perlent aux feuilles qui persistent à vivre.

Dans un cadre, une fillette, boudeuse comme le temps, promène ses chiens. Dans un autre, un pêcheur rêve sur une ligne paresseuse. Un peu plus loin, un homme sous la pluie sent la solitude. Mais ce n'est pas triste: C'est la réalité que le peintre a bletti sur une toile et la réalité n'est pas triste.

la musique; la peinture dans laquelle il a trouvé un mode par quoi totalement il exprimerait son moi profond; et de fait, il l'exprime.

Le résultat: des toiles dans lesquelles Gingras nous offre le meilleur de lui-même et que nous avons récemment découvertes à la Galerie du Roule, cadre de sa première exposition en Europe.



Sur le chevalet, un nouveau coton a été fixé. Déjà, la couche de fond a été appliquée et apparaît vaguement, à l'ombre d'un feuillet, la charpente d'une maison. Alerte, la main gauche de l'artiste voit sur le tableau pendant que l'appareil du photographe vole quelques images.

Mais en fait, le peintre a terminé sa journée depuis que la nuit du jour s'est éteinte. Il se pille tout simplement au besoin de la cause. Ainsi, jamais il ne peint à la lumière électrique. "Les couleurs brûlaient l'artifice," dit-il.

Il précise qu'il croque ses paysages à toute heure du jour. Les couleurs mémorisées, il compose son tableau le matin. Gingras estime qu'il est indispensable — s'il veut bien découvrir la véritable physiologie d'un paysage — de le voir s'endormir et s'éveiller. Le visage de l'aube diffère énormément de celui du soir, par les bruits de la vie et les mouvements de la nature.

Paris

Du 14 au 28 octobre dernier, Gingras exposait à la Galerie du Roule, rue de La Poésie, à Paris, 35 tableaux exposés, 29 vendus. C'est un succès éclatant pour un peintre québécois. D'ailleurs les critiques ont été unanimes à dire que le pastel à l'huile est travaillé avec une dextérité remarquable.

Depuis, la Galerie du Roule expose en permanence les oeuvres de Gingras.

Montréal-Matin, 18 décembre 1975

par Madelyn Fournier

Technique "atmosphérique" développée par un peintre

En troisième année, le maître la talochait parce qu'il caricaturait ses professeurs plutôt que de suivre les cours... Alors que ses copains apprenaient la règle de trois, lui, Gilles-Emmanuel Gingras, âgé de huit ans, se découvrait un talent. Un talent de dessinateur, alors qu'en fait, il était musicien. C'était en 1940.

Pinceau et violon: un dilemme

1952. Gilles Gingras, muni d'un diplôme de fin d'études du Conservatoire de musique de Québec, se retrouve au carrefour de la vie, le violon en "bandoulière" et sans un sou en poche. "C'est à ce moment, dit-il, que je suis devenu plus réaliste. Il y avait très peu de débouchés pour un violoniste et je devais gagner ma vie," il abandonne donc l'archet pour le pinceau.

Pendant dix ans, dans la niche, le pain est noir. Sur la toile, c'est l'obscurité. Le peintre ne s'est pas encore trouvé. Il peint des tableaux aux couleurs violentes, aux sujets anonymes. C'est la période dure.

Finalement en 1960, il est envoyé en Afrique (au Tchad et au Niger) à titre de conseiller du Bureau

de l'aide à l'étranger (maintenant ACDI). Il y enseigne les arts plastiques et collabore à la construction d'églises et d'écoles, toujours en qualité de conseiller, mais en architecture, pour le gouvernement canadien. Il y reste jusqu'en 1967.

L'oeuvre

C'est pendant cet "exil", au cours d'une tempête de sable, plus précisément, que Gingras capte les jeux de lumière et découvre cette technique sur laquelle bien des collectionneurs miseront désormais.

Technique qu'il qualifiera d'Atmosphérique. Il s'agit pour le peintre de superposer des couleurs pastellées à une autre, en un mariage parfait. Aucun mouvement vif ébranlant. L'artiste a complètement abandonné le réalisme, l'abstrait... Il peint des toiles fantastiques, sous influence impressionniste, où la brume, les couleurs d'un vent, d'une tache de sable, et la luminosité d'un rayon de lune, dominent sur le sujet.

L'Information paramédicale, 7 mars 1978

Gilles-E. Gingras serait-il devenu peintre luministe?

par Ernest Pallascio-Morin

C'était la quatrième fois que la Galerie Colbert (rue Sherbrooke ouest, à Montréal) exposait quelque quarante-cinq toiles nouvelles de Gilles-E. Gingras et plus de la moitié de ces oeuvres toutes récentes étaient vendues ou retenues lorsqu'il m'a été donné de visiter la galerie.

On sait que le peintre habite désormais Sutton. Citadin épris de la nature, il ne serait pas surprenant qu'il ait fait là un choix définitif. Ce serait sans doute pour lui un autre tournant bénéfique de son travail constant de recherche, une sorte de cheminement vers une luminosité continuellement adoucie qui donne des demi-teintes dont les verts finiront par faire corps avec l'ensemble de son élan sérieux vers la nature. Ses verts sont diaphanes mais se mêlent avec bonheur et enrichissent pour ainsi dire ses fonds bistres et légers. Comme Watteau (mais oui c'est la vérité), il cherche à fondre ses personnages dans le paysage, faisant jouer à satiété des effets de lumière qui se diffusent partout à la fois. Ce n'est pas une comparaison trop exagérée que je fais, mais une constatation qui m'est venue à l'esprit. Le peintre

sera le premier à sursauter de cette observation, mais que dire d'autre? Il en est de même pour les roses, certaines couleurs d'ombre (ainsi un vase à fleurs) donnant une ambiance étonnante à une nature morte. On disait que Gilles Gingras se laisse captiver par la première impression qu'il reçoit de la lumière. Ceci fait que ses paysages sensibles arrivent à la limite, ou presque, de la forme gracieuse et peut-être même élégiaque, ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'ils soient dans un classicisme acquis.

Ce peintre court certainement vers un indépendantisme quant à sa conception du paysage et une liberté de facture qui va, je pense, le classer. Non pas péjoratif, mais plutôt pour lui donner une personnalité marquante qu'il mérite déjà. Est-ce qu'il s'agit d'une technique qui ne sera qu'à lui? Ce n'est peut-être pas une technique du tout, mais le fruit d'une "voyance" qui transcende lumière par quelque chose de subtil qui se passe entre lui et la nature qu'il voit. D'un oeil différent sans doute. Il n'y a plus rien de cru, d'adamantin, chez ce peintre aujourd'hui. Tout

est détendu, attachant comme la paix champêtre justement, ce qui lui permet, c'est certain, d'échapper à toute influence. Il y a là une liberté de touche qui, pourrait-on dire, le rend personnel sans surface outrée, et captivant par la douceur enchanteresse des sujets composés en demi-teintes par choix.

Le succès de ce peintre tient à la fois du renouvellement et de la constante que l'on retrouve dans son goût de la nature, dans l'ardeur au travail, (il peint beaucoup), et surtout dans sa patiente recherche.

A retenir, "Nathalie à Sutton", une adolescente diaphane assise et absorbée dans la contemplation de la rivière coulant tout doucement à ses pieds. — "Le pêcheur", qui capte l'oeil du profane tout aussi vite qu'un défilé de caméra. — "Sur la rivière", deux flâneurs se laissant glisser, dans une chaloupe, au fil de l'eau, sous un soleil lointain qui joue à dessiner, ici et là, des taches roses, dans un coin paisible de l'Estrie. — "Le matin", alors que des brumes matinales attendent le soleil qui les dispersera pour laisser rêver sur une ligne paresseuse. Un peu plus derrière les arbres discrets en bordure de l'eau. — "La marche", un sous-bois très caractéristique du peintre. On jurerait qu'une main invisible et puissante a ouvert le sentier où le promeneur solitaire semble venir vers vous pour livrer peut-être quelques confidences: une réussite! Pour faire le compte, mentionnons encore: "Contemplation", une toile étonnante par la sûreté d'exécution, ses couleurs au-

tonnales très riches, son attirance irrésistible. — "Le pont couvert de St-René", (dans le comté de Matane). — "Mon arbre de neige", d'une poésie remarquable. "Le raquetteur", et quelques doux paysages du lac Bromé, etc., etc.

C'est pourquoi, le profane qui n'a pour se guider que son goût personnel et la connaissance que procure d'elle-même la culture générale venant à la fois de la vie et de l'amour des belles choses voit, en Gilles-E. Gingras, un peintre luministe.



EXPOSITION SOLO

1955	Longueuil
1958	Longueuil
1959	Montréal
1960	Longueuil
1960	Montréal
1962	Tchad
1965	Niamey
1968	Vieux Montréal
1969	Vieux Montréal
1970	Montréal
1970	Vieux Montréal
1971	Vieux Montréal
1971	Montréal
1972	Montréal
1972	Saint-Jean
1972	Saint-Marc
1973	New York
1973	Verdun
1974	Montréal
1974	Montréal
1974	Sept-Îles
1974	Montréal

Centre Culturel Hôtel de Ville
Île Sainte-Hélène
Centre Culturel Galerie Martin
Centre Culturel Centre Culturel Français
Le Saint Vincent
exposition et lancement du volume "Le Vieux Montréal" Editions Hachette
Les Galeries Saint-Paul
Galerie Eaton, "Foyer des Arts"
Les Galeries Saint-Paul
Les Galeries Saint-Paul
Galerie Eaton, "Foyer des Arts"
A Blue Bonnets
Club de Golf
Auberge Handfield
Salle Canada, "Consulat Général"
Centre Culturel
Galerie Colbert
Cercle Universitaire, Cité du Havre
Auberge des Gouverneurs
Galerie Eaton, "Foyer des Arts"

1974	Montréal
1974	St-Hyacinthe
1974	Ville LaSalle
1974	Rimouski
1975	Atlanta
1975	Sherbrooke
1975	Paris
1976	Montréal
1977	Montréal
1978	Toronto

Cercle Universitaire
exposition et lancement du volume "Mon Québec" Editions Hachette
Salle I.T.A.
Vieux Moulin
Hôtel de Ville
Présentation au "Salon du Livre" du volume "Mon Québec"
Consulat Canadien
Salle Rothmans
Galerie du Roule
Galerie Colbert
Galerie Clarence Gagnon
Galerie McDowell

EXPOSITION PERMANENTE DANS LES GALERIES SUIVANTES

Galerie Colbert
Galerie Menz'Sen
Galerie Charles Huot
Galerie Clarence Gagnon
Galerie La Corniche
R.J.K. Galerie
Galerie Logan Hill
Galerie du Roule
Galerie McDowell